

**LE DERNIER JOUR
D'UN CONDAMNÉ**

VICTOR HUGO

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ



VOIR DE PRÈS

*Ce livre est composé avec le caractère
typographique Luciole conçu spécifiquement
pour les personnes malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la Déficience visuelle
et le studio typographies.fr.*

© 2021, Voir de Près pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-307-0

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

SOMMAIRE

Préface.....	7
Préface de la première édition (1829)	15
Préface de la deuxième édition (1829)	17
Préface de l'édition définitive (1832).....	50
<i>Le Dernier Jour d'un condamné</i>	123

PRÉFACE

Victor Hugo le dit simplement :
« *Le Dernier Jour d'un condamné*
n'est autre qu'un plaidoyer, direct
ou indirect, comme on voudra, pour
l'abolition de la peine de mort. »
Il n'y avait pourtant aucun doute,
mais il a fallu attendre la troisième
préface pour qu'il définisse ainsi
son œuvre. En marge de la première
édition que Hugo n'avait pas signée
de son nom, il s'était contenté de
glisser un facsimilé de la chanson
d'argot prétendument trouvée dans
les effets personnels du condamné.
Même si Hugo n'a pas signé ce faux

de sa main, l'identité de son auteur est un secret de polichinelle dès la sortie du roman. Il demandait alors au lecteur de choisir : cet ouvrage était-il le témoignage véritable d'un condamné à mort ou bien la fantaisie d'un philosophe ? Chacun était libre de se faire son idée. Quelques mois après, *Le Dernier Jour* est réédité. Hugo, qui a essuyé de nombreuses critiques, imagine alors un dialogue entre plusieurs personnages caricaturaux à la manière des discussions philosophiques et tourne en dérision les commentaires peu élogieux qu'il a reçus. Là encore, il navigue entre fiction et réalité et c'est au lecteur de travailler à compléter le sens. Enfin, lorsque reparaît le

roman en 1832, il sort de l'équivoque et affirme la nature profondément engagée de son œuvre. C'est bien un combat contre la peine de mort qu'il mène, sous son nom. Pourtant, les lacunes de l'œuvre demeurent : qui est cet homme qui nous parle ? qu'a-t-il fait, lui qui dit avoir versé le sang ? Peu importe, répond Hugo à ceux qui lui ont reproché ces silences. Le lecteur doit y voir un discours universel, imaginer non pas un criminel anecdotique, mais un homme qui aurait pu dire avant Hugo : « Ah ! Insensé qui croit que je ne suis pas toi ! » Liberté donc, voilà le maître mot pour lire le témoignage du condamné.

Si certains ont reproché à Hugo

d'avoir misé sur une silhouette – des cheveux que l'on coupe, une chemise de baptiste que l'on déchire, une plume manifestement éduquée – pour toucher son lecteur et l'engager à revoir son opinion sur la peine de mort, d'autres ont tout de suite reconnu le génie d'une œuvre novatrice dans sa forme et audacieuse dans son discours, comme Sainte-Beuve, Vigny et plus tard Dostoïevski. Ce dernier, lui-même condamné à mort puis gracié, a su voir que l'invraisemblance du procédé n'enlevait rien à la puissance de la voix. Il est peu probable en effet qu'un condamné à mort puisse à tout moment, depuis sa cellule, livrer toutes ses impressions

et ce jusqu'au pied de l'échafaud. Et pourtant, il s'agit selon l'auteur de *Crime et Châtiment* de l'œuvre « la plus réelle et la plus véridique de toutes celles qu[e Hugo] a écrites ». Plus qu'un mémoire politique ou sociologique, *Le Dernier Jour d'un condamné* est donc un chant du cygne déchirant livré par une voix vibrante du début à la fin et qui réussit son pari d'universalité.

Difficile en effet de rester insensible à cette agonie. L'œuvre est courte mais le temps y paraît infiniment long : « Eh ! qu'est-ce donc que cette agonie de six semaines et ce rôle de tout un jour ? Qu'est-ce que les angoisses de cette journée irréparable, qui s'écoule si lentement et

si vite ? Qu'est-ce que cette échelle de tortures qui aboutit à l'échafaud ? », se lamente le condamné. L'avenir confisqué, le présent insupportable, c'est vers le passé qu'il s'échappe. Hugo redonne ainsi sa vie au moribond. Il nous rappelle qu'il a vécu, aimé ; sa fille Marie vient lui rendre visite. Bien que le procédé pour nous le rendre pitoyable soit apparent, on s'émeut. On se révolte, même, quand un miséreux vient lui demander de lui révéler les chiffres du loto depuis l'au-delà. L'espace réduit de la cellule est le théâtre d'une série de rencontres qui, associée aux souvenirs nostalgiques du condamné ouvrent le temps et l'espace de la prison et permettent

au détenu de s'évader brièvement avant sa dernière entrevue, avec le bourreau.

La poésie d'Hugo, qui ne se prive d'aucune grandiloquence et ne se refuse aucun contraste pour frapper les esprits, escamote dès le début l'envie d'en savoir beaucoup plus sur le condamné. Reste alors une plainte, bouleversante, tantôt enragée tantôt désespérée, qui a tout de suite résonné chez Dostoïevski et qui fait encore trembler les lecteurs d'aujourd'hui. Alors que tous concourent à arracher son humanité au condamné, Hugo lui donne une chair, des os, une âme et des mots. Suivront Claude Gueux, Jean Valjean... La figure du criminel

déshumanisé restera centrale dans l'œuvre d'Hugo. Badinter se souviendra de cette voix, bien sûr, et se rangera derrière ceux qui ont su oublier que ce condamné ne ressemble à personne pour entendre qu'il parle à tout le monde. Et si l'on a dû attendre 1981 pour que la peine de mort soit abolie, son discours nous rappelle à chaque instant qu'un combat gagné exige de ceux qui vivent en paix de se souvenir.

Marie Lacor

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1829)

Il y a deux manières de se rendre compte de l'existence de ce livre. Ou il y a eu, en effet, une liasse de papiers jaunes et inégaux sur lesquels on a trouvé, enregistrées une à une, les dernières pensées d'un misérable ; ou il s'est rencontré un homme, un rêveur occupé à observer la nature au profit de l'art, un philosophe, un poète, que sais-je ? dont cette idée a été la fantaisie, qui l'a prise ou plutôt s'est laissé prendre par elle, et n'a pu s'en débarrasser qu'en la jetant dans un livre.